

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

12 Years a Slave

Un Anglais à Hollywood

Esclave pendant douze ans, États-Unis / Royaume-Uni, 2013, 2 h 14

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 288, janvier–février 2014

Federico Fellini : le poète, le rêveur et le magicien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2014). Compte rendu de [12 Years a Slave : un Anglais à Hollywood / *Esclave pendant douze ans*, États-Unis / Royaume-Uni, 2013, 2 h 14]. *Séquences*, (288), 38–39.

12 Years a Slave

UN ANGLAIS À HOLLYWOOD

*Adaptation du récit autobiographique de Solomon Northup, **12 Years a Slave** est le troisième long métrage de Steve McQueen. Aux côtés de collaborateurs habituels, dont Sean Bobbitt à la direction photo et Joe Walker au montage, le cinéaste anglais signe aussi son premier film véritablement hollywoodien, entouré de rumeurs d'Oscars. C'est d'ailleurs la tension entre la vision artistique sans compromis de McQueen et les impératifs commerciaux d'un film de Hollywood qui est au cœur de **12 Years a Slave**.*

Jean-Philippe Desrochers



Un rapport complexe maître / esclave

Il n'était guère surprenant que McQueen s'intéresse tôt ou tard à l'esclavagisme. Le sujet semblait taillé sur mesure pour lui. D'abord parce qu'il est noir et que des membres de sa famille ont été esclaves dans les Caraïbes. Mais surtout parce que ses deux films précédents traitaient à leur façon de formes d'esclavagisme. *Hunger* (2008), son premier long métrage, décrivait le quotidien des prisonniers républicains nord-irlandais internés dans la prison de Maze, à Belfast, au début des années 1980, puis leur grève de la faim. *Shame* (2011), son deuxième film, mettait quant à lui en scène la descente aux enfers d'un homme qui finissait par devenir littéralement prisonnier de sa dépendance au sexe.

Au début de *12 Years a Slave*, une série de très gros plans s'attarde au violon de Northup. McQueen le filme comme s'il s'agissait d'un corps. Le grincement des clés de l'instrument qui se fait accorder est en quelque sorte annonciateur de l'aspect physique et de l'intensité du drame qui se jouera plus tard. La première partie du récit, avant que Northup quitte Washington pour véritablement devenir esclave, est la moins forte du film et ce, même si on y déploie tout l'arsenal hollywoodien. On sent clairement, dans *12 Years a Slave*, qu'on a affaire à un cinéaste audacieux qui ne rejette pas l'expérimentation – il était d'ailleurs artiste visuel avant de réaliser des longs métrages –, mais qui est ici contraint de travailler à l'intérieur du cadre étroit de Hollywood. Aussi, certaines répliques explicitent inutilement ce qui se déroule à l'écran et manquent de subtilité. Soulignons à ce titre que *12 Years a Slave*, d'un point de vue narratif, est moins habile que *Hunger*, puisque ce dernier s'attardait d'abord longuement au

sort de divers individus, prisonniers anonymes, avant de recentrer son récit autour de la figure emblématique qu'allait devenir Bobby Sands. *Hunger* faisait ainsi preuve d'un meilleur dosage entre drame personnel et drame collectif.

Au cours de cette première partie, le montage est plus serré et les plans sont moins longs que dans le reste du film. La surutilisation de la musique, signée Hans Zimmer (un habitué des films hollywoodiens à grand déploiement), affaiblit également cette première partie. La musique, utilisée presque sans interruption dans certaines scènes, dramatise inutilement un récit qui n'en a clairement pas besoin. Une scène de torture doit-elle vraiment être accompagnée de violons lancinants pour atteindre l'effet souhaité? Dans la première partie de *12 Years a Slave*, comme dans tout bon film hollywoodien, la musique guide le spectateur, le prend par la main et lui dit quoi ressentir, quoi penser. Cette musique est si présente, insistante, qu'on finit par se demander s'il s'agit véritablement d'un film de McQueen. On est bien loin de la quasi-absence de musique extradiégétique de *Hunger*.

12 Years a Slave prend véritablement son envol lorsque Northup est envoyé dans le Sud. À partir de ce moment, la musique se tait, les plans s'allongent. Le film respire mieux, notamment grâce aux magnifiques plans de nature que le cinéaste insère ici et là, au fil du récit. Bref, on sent dès lors McQueen plus en contrôle de son film. Northup, promené à gauche et à droite, rencontrera deux maîtres blancs particulièrement déments au cours de ses années d'esclavage : celui incarné par Paul Dano dans un premier temps, puis celui interprété par l'acteur fétiche de McQueen, Michael Fassbender. Par le biais de ces deux personnages, c'est à une plongée vertigineuse dans la folie des hommes (blancs dans ce cas-ci) que nous convie McQueen. *12 Years a Slave* lui permet de fouiller la psyché américaine en retournant à la base de cette société qui porte d'ailleurs, encore aujourd'hui, les traces de cette ségrégation raciale qui donnera lieu, quelques années plus tard, à la guerre de Sécession. Fassbender, sans l'ombre d'un doute l'un des meilleurs acteurs de sa génération, réussit à rendre avec toutes les nuances possibles la complexité et la folie d'un homme mesquin, violent et alcoolique. McQueen brosse en somme un portrait de l'homme blanc plus complexe (il n'est pas uniquement tortionnaire) qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil.

On pourrait aussi penser, avec nos yeux de spectateurs modernes, que le film de McQueen traite les Noirs comme des incapables, voire des lâches. Mais il est important de bien

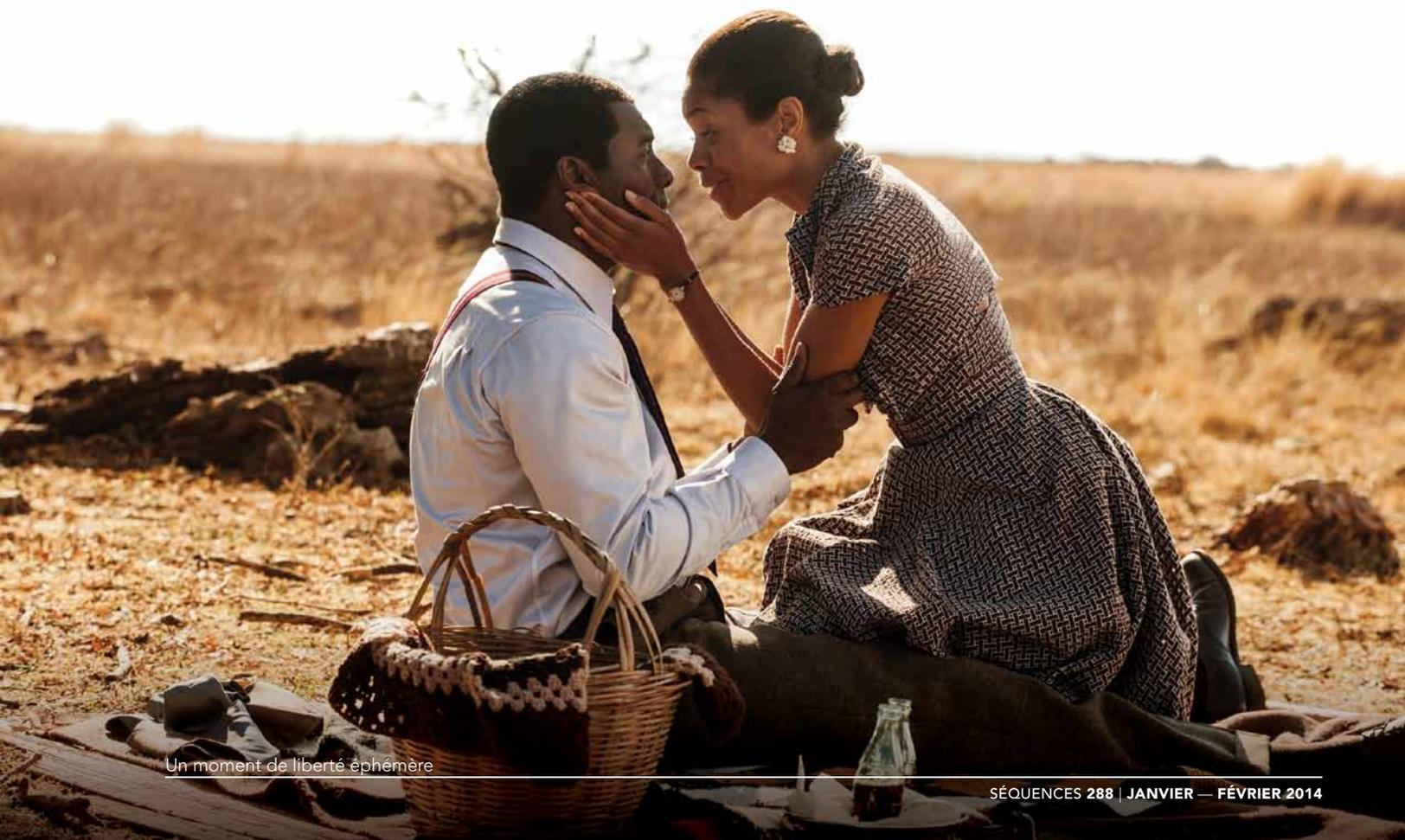
comprendre que le Solomon Northup de McQueen n'est pas le Django de Quentin Tarantino. C'est que, contrairement à ce qui prévaut dans le cinéma de l'auteur d'*Inglourious Basterds*, le réalisme prime chez McQueen. *12 Years a Slave* est sans aucun doute plus près de la réalité historique des esclaves. McQueen pose le dilemme suivant : est-il préférable d'agir et de mourir, ou de survivre pour un jour témoigner, comme le fera Northup ? Ce questionnement, avec une conclusion inverse, traversait déjà *Hunger*. Par ailleurs, le personnage de Brad Pitt, aussi coproducteur du film, peut à première vue avoir l'air d'un Sauveur (notamment par son apparence physique) et s'apparenter à une sorte de *deus ex machina*, mais ce long métrage fait la démonstration qu'il était impossible à l'époque pour un Noir de se sortir de l'enfer esclavagiste par lui-même. Le Noir devait impérativement (et paradoxalement) demander l'aide du Blanc pour être sauvé.

Deux moments sont particulièrement marqués par les grandes qualités de metteur en scène de McQueen. Il s'agit d'abord de la scène où Northup est pendu après avoir fouetté Tibeats, un homme qui travaille pour un de ses maîtres. Au cours de cette très longue séquence d'une dizaine de plans, le cinéaste montre toute l'impuissance des esclaves, alors que Northup, qui touche le sol de la pointe des pieds, doit attendre l'arrivée de Master Ford pour le libérer de son supplice, tandis que la vie autour de lui reprend son cours, s'active. La deuxième scène très impressionnante est celle de l'enterrement d'Uncle Abram qui s'effondre d'épuisement au beau milieu des plantations de coton d'Edwin Epps. La scène s'ouvre sur un gros plan du visage de la chanteuse du groupe, qui entonne l'hymne *Roll Jordan Roll*. Après quelques plans du groupe d'esclaves qui accompagne la chanteuse, la caméra de

McQueen cadre le visage de Northup en gros plan, avec une faible profondeur de champ, et s'attarde à lui pendant de longues secondes. Après un certain temps, Northup finit par se laisser gagner par l'émotion de la chanson. Par le montage et la durée des plans, ces scènes magnifiques et sublimes nous offrent des moments plutôt inhabituels pour un film hollywoodien. Force est d'admettre que peu de cinéastes auraient réussi à imposer ce genre de scènes dans un film dit grand public.

La scène finale, lorsque Northup revoit pour la première fois sa famille, est fort touchante. Mais peut-on pour autant la qualifier de *happy end* ? Soit, Northup retrouve sa famille, mais cette réunion est loin de symboliser la fin de l'esclavagisme. D'ailleurs, le texte qui suit cette scène et précède le générique nous le rappelle. Il nous apprend que les ravisseurs et les bourreaux de Northup ne seront pas condamnés pour leurs actes. En somme, malgré une première partie moins intéressante parce que plus conventionnelle et hollywoodienne, *12 Years a Slave* reste un tour de force. Le film prouve assurément que McQueen est un des cinéastes actuels qu'il faut surveiller de très près, et ce, qu'il décide de travailler pour les studios hollywoodiens ou qu'il le fasse de manière plus indépendante.

■ **ESCLAVE PENDANT DOUZE ANS** | Origine : États-Unis / Royaume-Uni – Année : 2013 – Durée : 2 h 14 – Réal. : Steve McQueen – Scén. : John Ridley, d'après le récit autobiographique de Solomon Northup – Images : Sean Bobbitt – Mont. : Joe Walker – Mus. : Hans Zimmer – Son : Henry Auerbach, Ryan Collins, Robert Jackson, – Dir. art. : David Stein – Cost. : Patricia Norris – Int. : Chiwetel Ejiofor (Solomon Northup), Michael Fassbender (Edwin Epps), Paul Dano (Tibeats), Benedict Cumberbatch (Master Ford), Lupita Nyong'o (Patsy), Brad Pitt (Bass), Paul Giamatti (Freeman) – Prod. : Dede Gardner, Brad Pitt, Steve McQueen – Dist. / Contact : Fox.



Un moment de liberté éphémère